

Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an	6 fr. »
Six mois.....	3 fr. »
Trois mois.....	1 fr.50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne
La Rédaction à **SILVAIRE** | L'Administration à **Pierre MARTIN**

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an.....	8 fr. »
Six mois.....	4 fr. »
Trois mois.....	2 fr. »

PAS D'ABSTENTIONS!..?

AUX URNES!..

C'est le cri qui, jusqu'au 8 mai, va partout écorcher les oreilles ; c'est l'appel qui va souiller les murs.

Pas d'abstention ! Si divisés qu'ils soient sur le mode de gouverner, sur les réformes à faire, sur la direction à donner au « char de l'Etat », les individus prêts à se dévouer au bonheur de leurs chers électeurs sont en parfait accord sur la nécessité de voter et professent l'opinion intéressée mais fautive que s'abstenir est un crime.

Eh bien ! ce crime, j'en connais qui sont résolus à le commettre et que rien n'empêchera de le perpétrer. Ces criminels endurent, ce sont les anarchistes.

Les politiciens affirment qu'il existe deux partis entre lesquels l'heure est venue pour la « conscience nationale » de faire nettement son choix. Le parti du piétinement ou de la marche en arrière, avec son bariolage d'étiquettes : monarchistes, ralliés, opportunistes serait l'un ; le parti de la marche en avant, avec sa bigarrure de postiches : radicaux, radicaux socialistes, socialistes et révolutionnaires serait l'autre.

Tous ces coquins, tous, ne forment en réalité qu'un parti : celui du Pouvoir. Les uns luttent pour le conserver, les autres pour le conquérir.

Entre ceux-ci et ceux-là, il n'y a pas d'autre différence.

Leur langage ne diverge qu'en raison de leur respective position. Paryenus et aspirants, tous estiment qu'un gouvernement est indispensable et l'effort de chaque parti tend à faire croire au bon gogo d'électeur dont il lui faut subtiliser le suffrage, que le meilleur des gouvernements est celui dont il aura la direction.

En vérité il n'y a que deux courants en présence : le courant autoritaire, qui comprend les candidats et les votards, et le courant libertaire qui embrasse les hommes de nature indépendante et de raison éclairée.

Ces irréductibles savent que donner mandat à un autre, c'est abdiquer entre ses mains ; ces observateurs connaissent la loi de corruption qui pourrit les assemblées ; ces réfractaires veulent conserver intégral leur droit à la révolte ; ces fiers refusent de se soumettre à l'avalissement du bulletin de vote ; ces sensés comprennent que tout le mal vient de la contrainte, que la contrainte vient de la loi, que la loi vient du législateur, que les règlements viennent des édiles, que le mandataire est le produit de l'ignorance et de la stupidité populaires, soigneusement entretenues, et que par suite, élire un représentant, c'est se donner un maître.

Maintes fois et de toutes façons ils ont jeté ces vérités aux quatre points cardinaux ; par la plume, par la parole, inlassablement ils ont établi ces démonstrations et défié leurs adversaires. Toujours la victoire leur est restée. Ils mettent leurs actes en concordance avec leurs affirmations.

Petit est leur nombre, c'est vrai. Mais leur cas n'est pas celui des ambitieux dont l'élévation s'échafaude sur le tas des vautrés qui les soutiennent. Pour le politicien, la quantité est tout, la qualité rien. Cent imbéciles du Suffrage Universel l'emportent sur quatre-vingt-dix-neuf intelligents.

Pour l'anarchiste, la qualité est tout, la quantité rien. Sa joie n'est pas en nombreuse, mais en bonne compagnie. Fût-il seul, il n'en ressent pas moins tout le prix de son affranchissement et, s'il propage ses convictions avec une ardeur que rien ne décourage, c'est que, d'une part, c'est une intense volupté pour lui de clamer ses indignations, ses colères et ses haines ; c'est que d'autre part, il a conscience qu'il ne pourra goûter entièrement aux félicités de son indépendance reconquise qu'après avoir pénétré ses voisins des énergies libératrices, qui l'animent lui-même.

Sébastien Faure.

Le Naufrage du "Titanic"

Une effroyable catastrophe vient de se produire en vue des bancs de Terre-Neuve. Un des plus puissants navires qui font le trajet entre l'Europe et l'Amérique est tombé en collision avec un iceberg, et le choc a été tel, que le vaisseau a eu son avant broyé et que des voies d'eau se sont immédiatement produites, laissant engouffrer une masse de liquide dont les pompes furent impuissantes à refouler et d'empêcher la gigantesque bateau de couler à plus de 3.000 mètres de profondeur. On accuse, jusqu'à présent, 1.325 passagers d'engloutis : c'est terrible...

Il semblerait — d'après les chiffres donnés — que ce sont les passagers de

3° classe qui auraient fourni, proportionnellement, le plus fort contingent de naufragés. D'autre part, les derniers télégrammes reçus disent que le nombre de ceux qui ont échappé à la mort serait exactement de 808 et qu'il serait composé principalement de femmes et d'enfants.

Nous doutons quelque peu que les nouvelles qui précèdent aient un caractère d'absolue authenticité. Il a dû se passer, sur les lieux de la catastrophe, des scènes terribles, des luttes atroces pendant l'effolement des premiers moments du malheur. On avoue qu'il y avait insuffisance de moyens de sauvetage ; que les chaloupes manquaient. Par conséquent, la mort était là, prête à saisir les malheureux qui n'avaient pas réussi à sauter dans une embarcation pour se sauver. Strangulés par l'angoisse, débridés par l'instinct de

la conservation s'affirmant avec violence, la bête a dû remplacer l'humain ; la brutale férocité a dû se manifester dans toute la rage que l'on met à repousser la mort pour se cramponner à la vie.

Il y avait là, parmi ces désespérés, des archi-millionnaires, d'importants capitalistes et enfin un nombre respectable de pauvres diables y compris les hommes d'équipage. Mais la mort était si imminente, si fatale, que ces différences sociales disparaissaient pour ne laisser que des êtres voulant vivre quand même envers et contre tout.

On n'a pas oublié les scènes de férocité qui se produisirent lors de l'incendie de l'Opéra-Comique et aussi pour celui du Bazar de la Charité. Les mâles aux musculeux biceps passèrent sur le corps des faibles, des enfants et des femmes, déboitant les épaules des mères, arrachant les seins des jeunes filles pour se frayer un passage, pour fuir le sinistre, se sauver, même en repoussant son semblable moins solide dans la fournaise.

Ah ! où était-elle la culture d'esprit, la politesse exquise, l'étiquette, les délicats égards de ces comtes, marquis et ducs ? Ces messieurs parfumés, bichonnés n'étaient plus que des bêtes brutes qui voulaient vivre, conserver leur peau coûte que coûte, même en étranglant quiconque offrait de la résistance et gênait le passage pour se sauver.

Ce qu'il y eut de beau, d'héroïque dans ce drame poignant du Bazar de la Charité, ce fut la conduite intelligente, pleine de sang-froid et courageuse de ces ouvriers se portant à une issue de derrière, et, au péril de leur vie, sauvèrent un grand nombre de ces aristocrates qui, sans le dévouement de cette canaille, auraient été carbonisés.

Attendons que des renseignements sur le tragique accident du Titanic nous parviennent ; il nous sera peut-être encore donné de constater une fois de plus combien la nature humaine a peu acquis, comme bagage de civilisation ; et qu'il suffit d'un événement mettant sa vie en danger pour que l'homme disparaisse et que la bête surgisse.

Pierre Martin.

Aux Camarades

Nous avons envoyé à tous les camarades connus des listes de souscription en faveur du « LIBERTAIRE ».

Nous espérons que tous feront bon accueil à ces listes et feront leur possible pour donner l'effort nécessaire à la vie du journal.

A l'occasion de la période électorale, nous tirons, la semaine prochaine, un numéro spécial illustré pouvant s'afficher.

Nous invitons les camarades et les groupes à répandre le plus possible ce numéro.

LES AMIS DU « LIBERTAIRE »

Mercredi 24 avril, à 8 h. 1/2 du soir, salle Jules, 1 bis, boulevard Magenta.
REUNION DU GROUPE DES AMIS
Causerie par un camarade. Adhésions.

GROUPES DES PUPILES DU III^e
Maison Commune, 49, rue de Bretagne, dimanche 21 avril, à deux heures très précises :

GRANDE MATINEE
Première représentation de
« L'ENFANT DU BAGNE »
Pièce en cinq actes, paroles et musique de
Ch. d'AVRAY.
Entrée 0 fr. 75.
Lever du rideau : 2 h. 15 précises.

LIRE EN 2^e PAGE :
Que les femmes soient avec nous
par Georges YVETOT

LIRE EN 3^e PAGE :
Les politiciens à l'œuvre
par BENOIT

LES ÉLECTIONS

La période électorale est ouverte. En de multicolores affiches, les candidats de toutes nuances étalent leurs professions de foi sur les murs ; de promesses, aucun n'est avare, comme à l'habitude, le mensonge ne leur coûte rien.

Malgré tous les reniements, malgré toutes les trahisons du passé, quarante années de parlementarisme républicain n'ont pas suffi pour dessiller les yeux des travailleurs. De nombreux prolétaires iront encore porter leur bulletin dans l'urne avec l'espoir que le candidat de leur rêve réalisera, une fois élu, les améliorations promises. Bien mieux, il s'en trouvera parmi eux pour crier que nous faisons le jeu de la réaction et jeter l'insulte à la face du camarade qui viendra essayer de leur démontrer l'inutilité du bulletin de vote. En cette période troublée de compromissions, de marchandages éhontés, de maquignonnages électoraux, où la calomnie, l'insulte, le mensonge, sont monnaie courante, ils ne peuvent comprendre que des travailleurs viennent — sans autre intérêt que celui de dire la vérité — démasquer les charlatans de l'action politique.

Tant pis. S'ils ne comprennent pas notre intervention, d'autres ne s'y tromperont pas et reconnaîtront avec nous que les véritables agents de la réaction sont ceux qui, quoique socialistes, ont, à l'encontre des intérêts des ouvriers, voté contre la limitation des débits de boissons, sous prétexte que des militants s'étaient vus dans l'obligation d'ouvrir des débits de vins pour pouvoir vivre (drôles de militants qui ne craignent pas de gagner leur vie en alcoolisant ceux qu'ils veulent convaincre des beautés du socialisme).

N'oublions pas ceux qui au Parlement ont voté pour l'augmentation de la police, sachant fort bien que cette augmentation servirait principalement contre les grévistes, et aussi ceux qui, comme certains élus socialistes, envoient leur obole pour l'achat d'aéroplanes militaires.

Nous savons à l'avance que pour étouffer notre voix, pour dénaturer notre action, les politiciens, même socialistes, ne reculeront devant aucune canaillerie ; ils ne nous empêcheront cependant pas d'aller dans leurs réunions dire ce que nous pensons de leur conduite et de leurs promesses.

Une fois de plus, nous profiterons que pendant la période électorale, les travailleurs se dérangent plus aisément qu'en toute autre circonstance pour leur démontrer que les quelques améliorations conquises sont le fruit de leurs efforts sur le terrain économique. Nous leur rappellerons que dans le

Nord, les ménagères, par leurs protestations violentes, par les émeutes qui s'en suivirent, ont réussi à faire baisser le prix des denrées de première nécessité, et que si à Paris le Conseil municipal s'est occupé des familles nombreuses et a voté 200 millions pour la construction de logements à bon marché, c'est uniquement sous la pression des locataires syndiqués révoltés contre les exigences des vauvours.

E. Jacquemin.

Comité Antiparlementaire Révolutionnaire

Nous avons fait tirer une première édition de l'affiche, dont nos camarades connaissent le texte, sur format double colombier. C'est une belle affiche blanche et bleue très réussie au point de vue typographique. Le tirage est restreint sur ce format et nous recommandons aux camarades d'en solliciter l'affichage.

Une deuxième édition de cette affiche « NE VOTE PLUS » est sous presse. Ce sera un format colombier et nous en tirons un plus grand nombre. A cause des difficultés que nous serions susceptibles d'avoir avec la filaille et les chats-fourrés — car les antiparlementaires ont contre eux, non seulement tous les partis politiques, mais encore les soutiens de l'Etat — nous avons adopté une affiche de couleur pour le format colombier.

Les groupes de province et banlieue qui ne l'ont pas fait encore, sont priés d'indiquer le nombre d'adhésions qu'ils désirent au secrétaire :

Henry Combes, restaurant des Fédérations, 31, rue Grange-aux-Belles, et en même temps nous les engageons à ne pas oublier les versements nécessaires au trésorier du Comité :

L. Bélin, 53, rue de la Mare, Paris.
Nous allons également tirer des affiches demi-columbiennes pour annoncer les réunions antiparlementaires, sur lesquelles sera ménagée une partie en blanc afin que les groupes puissent inscrire les lieux et dates des réunions ainsi que les orateurs.

Lundi 22 avril réunion du Comité à neuf heures, local habituel.

Voir en troisième page la liste de souscription reçue par le C.A.P.

SOUSCRIPTIONS POUR LE LIBERTAIRE

Malmic, 2 fr.	Eug. Vigne, 0 fr. 50
Berthier, 0 fr. 50	L. Combes, 0 fr. 50
Dorion, F., 0 fr. 50	Deux X., 10 fr.
Digo, 0 fr. 50	Goulmy, 0 fr. 50
Jardel, E., 3 fr.	Tardy, 0 fr. 50
Lanoff, 0 fr. 50	Bias, 0 fr. 35
Gabriel, 1 fr.	Fél. Charbonnier, 2 fr.
Baptiste Revel, 1 fr.	versé par les camarades russes de la Croix-Rouge, 7 fr. 50
Lux, 0 fr. 50	Desmoulin, 1 fr.
E. Roger, 1 fr.	Bouquet, 2 fr.
Le Sollic, 1 fr.	Labregère, 2 fr. 50
Desjardins, 2 fr.	Grupo Libertaria Idista, 5 fr.
Cazellou, 1 fr.	versé par Lamazère, 5 fr.
un Rouennais, A. J., 0 fr. 50	un Sauvage, 5 fr.
Fernand, 0 fr. 40	Ascuni, 0 fr. 50
Nicodème Marceau, 2 fr.	Laplanche, 0 fr. 50
un collabo., 3 fr.	Ricaud, 2 fr. 05
Lacloche, 1 fr.	Malignon, 2 fr.
réunion Epi-	

nettes, 17 ^e , 40 fr. 25	liste numéro 42, Le-
coin, 6 fr. 25	Lebourg, 0 fr. 50
X., 0 fr. 30	Lopèze, 1 fr.
Le Libertaire, 20 fr.	groupe Cli-
chy, 2 fr.	X., 0 fr. 40
Brajer, 2 fr.	Le-
coin, liste numéro 42, 4 fr. 25	liste 110,
Rilhac, 5 fr.	Raymond F., 3 fr.
liste 207,	Ch. Malato, 10 fr.
versé par Perry, 2 fr. 65	versé par Antoine Coquard, 1 fr.
groupe de Bezons, 5 fr. 50	Duret, de Sainbel,
10 fr.	un paysan, 0 fr. 50
Le Libertaire	vivra, 0 fr. 30
liste 129,	L. Prouvost, 5 fr.

COMITE DE DEFENSE SOCIALE
POUR ROUSSET
Versé par Antoine, 1 fr.

Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnés.

Que les Femmes soient avec nous

Oui, que les femmes pensent à elles, puisque les hommes n'y pensent que pour en jouir et pour les faire souffrir. Vraiment, c'est à croire qu'elles ne comptent pas dans l'humanité. Aucune liberté ne leur est donnée, alors que toutes leur sont dues. Elles ont contre elles la force, la brutalité, la bestialité, l'égoïsme du mâle. Celui-ci, non content de ces formes directes de domination, en a imaginé d'autres encore sous l'hypocrisie des morales, des religions, des lois.

Et la pauvre femme, ficelée de préjugés, abrutée de morale, opprimée de légalité, ne peut que craindre et se soumettre.

Vous pouvez les compter les femmes qui savent s'affranchir, qui osent se révolter. Et vous pouvez voir aussi ce que la plupart deviennent.

La société est organisée de façon que toute velléité d'indépendance est comprimée par toutes sortes de causes ou de conséquences pour l'individu qui ne s'adapte pas au mal ambiant. Mais la femme est surtout destinée à être meurtrie à la moindre révolte, au moindre signe d'indépendance, à la plus légère manifestation de son individualité.

C'est pour sa beauté, c'est pour sa douceur, dit-on, poétiquement, que nous aimons la femme. Mensonge!

C'est pour son bonheur, à lui, que l'homme aime la femme. C'est pour sa faiblesse et pour sa passivité qu'il l'enchaîne à son sort. Il ne fera jamais rien pour la rendre vraiment libre.

Il en a trop besoin comme « domestique ou comme courtisane » : il est trop heureux de l'assourir à ses desirs, à sa passion.

Aussi, quand la femme s'en venge, ma foi, elle n'a jamais tort.

Elle, nous-mêmes militants, soyons francs, ce sont des mots et des phrases que nous disons de beau, ce que nous disons de bien sur la femme. Au fond, nous sommes aussi égoïstes que les autres, avec encore plus d'hypocrisie.

Pourquoi ? Parce que nous ne faisons rien, rien, rien qui concorde réellement avec nos théories sur l'égalité des sexes.

Parce que, bien qu'il soit avéré que dans la société actuelle la femme n'a qu'un moyen de s'affranchir de la tutelle du mari qui la nourrit et la domine : le travail, nous faisons tout pour lui barrer la route d'accès aux emplois de ses forces et de son intelligence. Et pour cela, nous prenons des moyens hypocrites ; nous invoquons des raisons de sentiment, d'hygiène, de morale. Tartufes, que nous sommes, disons plutôt que nous trouvons plus facile de l'empêcher de s'émanciper par le travail que de lui faire conquérir un salaire égal à celui de l'homme pour un travail égal ou même inférieur au sien.

La C.G.T. a donc entrepris une campagne de diminution des heures de travail.

Une question bien pratique et bien sérieuse fait partie de cette campagne, c'est celle de la conquête de la semaine anglaise.

S'il est une conquête où la femme ait intérêt, c'est bien celle-ci.

Il se pourrait encore, hélas ! qu'on oublie la femme dans une telle revendication !

Il ne faut pas qu'il en soit ainsi. La femme a sa part, sa trop large part dans la misère sociale, dans l'esclavage ouvrier et nous nous devons, militants ouvriers, de la sortir de sa situation encore plus affreuse que la nôtre.

Comment ? Dans l'obscure propagande en sa faveur. En l'invitant à s'occuper enfin de ses intérêts ; en la persuadant que son sort est améliorable et en lui donnant la conviction qu'il ne le sera que par ses efforts et par sa volonté, en comptant sur elle-même.

Et nous arriverons à des résultats si, nous-mêmes, militants mâles du syndicalisme, nous avons le respect de la valeur de la femme ; si nous-mêmes nous savons l'encourager au lieu de nous moquer d'elle ; si nous-mêmes nous savons voir en elle une malheureuse dont le sort est pitoyable et si nous-mêmes enfin nous commençons à reconnaître que nous ne sommes point étrangers à la situation de la femme par notre orgueil imbécile, par notre égoïsme sans nom et par notre lâcheté.

Que les politiciens dédaignent la femme non électeur, ça se comprend ; que les religieux la méprisent, c'est normal ; que les législateurs et les moralistes l'infériorisent et que les imbéciles s'en moquent, c'est naturel. Mais que les ouvriers, obéissant à d'absurdes préjugés ou à d'ineptes questions de sentiment, c'est inadmissible, c'est honteux...

La campagne de la C.G.T. doit tendre à nous montrer la femme exploitée, comme l'égal de l'homme exploité. La misère n'a pas de sexe, la révolte non plus. La misère est un fait ; elle accable une partie du genre humain, sans distinction de sexes. La révolte est un sentiment, il est au cœur de tous ceux qui en sont dignes, hommes ou femmes.

Or, c'est la misère qui peut contribuer à faire naître au cœur la révolte. Et c'est la révolte qui peut engendrer l'action révolutionnaire.

Pour cette action révolutionnaire, la femme a prouvé ce qu'elle savait, ce qu'elle pouvait faire en maintes occasions de notre lutte sociale.

Pour qu'elle soit avec nous à la prochaine occasion, pour qu'elle facilite le triomphe espéré, groupons-la, éduquons-la, entraînon-la dans notre voie syndicaliste. Inculquons-lui le principe superbe de la C.G.T. : *Travailleur, fais tes affaires toi-même.* Disons-lui : Femme, ne compte que sur toi, aide-toi... ce n'est pas le ciel qui t'aidera, mais tous ceux d'entre nous qui ont des sentiments purs et une conviction forte.

Pour la diminution des heures de travail, pour la semaine anglaise, que la femme soit avec nous !

Georges Yvetot.

marades dont le seul crime fut d'avoir entretenu des relations avec les auteurs présumés des récents attentats.

Et si, las d'être les dupes des policiers qui, pour ne pas avouer leur incapacité, continueront à faire des victimes, il en est qui regimberont, se rebelleront, se vengeront et rendent coups pour coups, que dira-t-on ? et puisqu'ils sont innocents, ne pourraient-ils pas arguer de l'état de légitime défense ?

Thérèse Taugourdeau.

Petits Pavés

CIVILISATION !

Ils ont pillé les gourbis de nos pères. Brûlé nos blés, dévasté nos troupeaux. Les aigles seuls, connaissaient nos repaires. Ils sont venus y planter leur drapeau (Le vieux cheik).

C'est avec un plaisir toujours nouveau que chaque matin je lis les quotidiens bourgeois. Seulement, lundi, mon bonheur fut troublé par une injustice flagrante commise contre de nobles et chevaleresques colonisateurs. Je vis en effet, dans un tout petit coin de mon « canard » six lignes bien modestement cachées entre une histoire de pilleurs d'églises et la mort du vieux rigolo père Brisson. Ces six lignes annonçaient que le Journal officiel enregistrait la formation d'une Société anonyme qui se propose d'instituer des monts-de-piété au Maroc.

Est-ce assez chic ? Presque autant que les retraites militaires et celles pour les morts. Après s'être emparée de la propriété des Marocains sous prétexte que la force prime le droit, pardon, je veux dire que ces sacrés savants ont droit aux beaux et surtout aux biens de la civilisation, une Société composée d'honnêtes gens, qui ne voudraient pas avoir sur ce qui leur sert de conscience l'affaire de la rue Ordener ou de Chantilly, parce qu'un acte semblable est criminel, donc une bande parfaitement organisée, que je dénonce à l'attention de Xavier Guichard et ce au risque de passer pour un délateur aux yeux des copains, s'est dit : « Les Marocains ont vu leurs biens pillés, nous les avons dépouillés légalement de ce qu'ils possédaient, nous avons fait cela pour l'honneur du drapeau et l'honneur de notre porte-monnaie, ces gens-là n'ont plus le sou, mais tout de même il pourrait leur rester quelque chose, si peu soit-il : nous allons donc fonder un mont-de-piété, ce sera épater et pour épater encore plus les masses, nous joutrons un chouette drapeau tricolore sur le monument. Ça sera épater comme emblème. » Comme boniment, c'est rose, dirait un vieux copain à moi, Ferdinand le Noceur, qui répète ce mot-là d'une voix pâteuse trois ou quatre cents fois dans un après-midi, tout en y ajoutant autant d'évidemment, bien sûr ». Eh oui, nom de Dieu, c'était rose, seulement il fallait bien trouver quelque chose pour commencer l'œuvre civilisatrice de la France et, ma foi, quand on a semé de la mistouffe dans un patelin, on peut bien lui faire cadeau d'un mont-de-piété.

Si ces cocos-là ne sont pas décorés, ce qui m'étonnerait, vu leur honnêteté et leurs procédés, je demande qu'on leur colle la plus haute distinction honorifique.

Mais ce qui bouleverse toutes mes notions sur le respect de la propriété, c'est que les journaux ne consacrent que quelques lignes d'un écho à cette entreprise de haut vol (honnêteté soit mal y pense) et que les mêmes feuilles nous donnent une demi-page de détails sur la bande Ferrand-Chauveau pour quelques petites peccadilles accomplies en France, dans les musées et les églises. Je demande un peu plus d'équité. Ferrand était un connaisseur, un expert en antiquité et objets d'art, mais ce n'est pas une raison pour reproduire sa photo en plusieurs poses, consacrer des colonnes à ses exploits, à ses aventures amoureuses... ou embriolantes ; alors que les autres, les valeureux pionniers de la civilisation européenne, qui vont là-bas élever de magnifiques immeubles sur les cadavres des vaincus, afin que les survivants viennent y déposer ce qu'ils ont pu sauver au fléau civilisateur, alors que ces héros n'ont pas leur binette dans les journaux et que leurs hauts faits n'y sont pas relatés. Une telle injustice me dégoûte. Et vous ?

Il est vrai que si la presse bourgeoise consacrait deux colonnes de ses feuilles à chaque honnête homme qui accomplit un acte légal consistant à dépouiller un être plus faible que lui, ce n'est pas 8 ou 10 pages de nos quotidiens qui y suffiraient, et alors chaque matin, pour cinq centimes, le libraire nous remettrait un volume de 7 ou 800 pages. De ce coup-là, ma concierge, qui adore lire les histoires de brigands oublierait de tirer le cordon à mes coups de sonnette réitérés et chaque nuit je me verrais contraint de dormir à la belle étoile.

Je suis bien heureux que les journalistes aient pris le sage parti de ne donner de détails que sur la vie et les actes des bandits illégaux, je puis ainsi dormir dans mon lit à côté de ma petite poule.

José Landés.

La Révolution Mexicaine

Si nous voulons trouver un écho, en France, de la formidable lutte qui s'est engagée au Mexique depuis près d'un an, c'est dans la presse bourgeoise qu'il nous faudra le chercher. N'est-ce pas une honte de songer que la *Guerre Sociale*, par exemple, un journal qui ne parle que de révolution, n'a pas, depuis près d'un mois, consacré une seule ligne au mouvement mexicain ?

Paris-Journal publiait, l'autre jour, une interview sur les choses du Mexique, interview exacte par certains côtés, mensongère pour le reste. Le *Petit Marseillais* avait déjà donné une appréciation très impartiale sur les camarades de *Regeneration* en parlant une première fois du Mexique, et ce jugement était d'autant plus remarquable qu'il venait d'un correspondant très bourgeois, comme on le verra par son langage, un peu plus bas. Le 4 avril dernier, le même journal a publié une deuxième correspondance que nous croyons devoir reproduire à son tour à cause des détails qu'elle fournit sur quelques péripéties de la révolution :

New-York, 26 mars.

Plus encore que les précédents, le mois qui s'achève fut fertile en événements tragiques. Soulevés les uns contre les autres dans une haine fratricide, les Mexicains semblent avoir juré de s'exterminer jusqu'au dernier.

Le 7 mars, à Chihuahua, Emilio Vasquez est proclamé président provisoire. Cette proclamation est le signal, semblait-il, d'une recrudescence de troubles. Le surlendemain, à Gomez-Palacio, un combat met aux prises 600 fédérés et un nombre à peu près égal d'insurgés ; mais les premiers sont mieux montés : ils ont avec eux plusieurs canons, et la victoire se décide en leur faveur : les insurgés laissent sur le terrain 150 morts.

C'est le même jour, également le 9, que se massent dix mille hommes de troupes fédérales à Torreon, choisi par le gouvernement comme base d'opérations. Cette nouvelle, favorablement accueillie par le pays (?) à qui elle apporte un espoir de réconfort, est malheureusement atténuée, dans son bon effet, par la nouvelle du massacre, par les Yaquis, de plusieurs notables maderistes.

Le 10 mars, nouveau combat dans les rues de Culiacan. Deux cents fédéraux, armés de mitrailleuses, massacrent littéralement une petite armée d'insurgés. Les cadavres de ceux-ci s'amoncellent dans les rues et les ruisseaux de sang coulent.

Le 13 mars, les insurgés reprennent l'avantage. Le général Salazar marche sur Santa-Lucia, et la garnison, éfrayée, s'enfuit sans tenter de résistance. Les insurgés s'emparent de la ville qui, d'ailleurs, leur fait le meilleur accueil.

Le 14 mars, la populace de Tampico pille des magasins et des maisons particulières, délivre les prisonniers et menace les colons américains.

Pendant ce temps, la campagne contre les zapatistes se poursuit avec vigueur. Le général fédéral Robelo, qui la conduit, agit avec une énergie un peu farouche ; mais qui pourrait lui en tenir grief ? Les zapatistes ont des intelligences parmi la population. Même de grands propriétaires, par crainte de représailles, leur fournissent vivres, chevaux, argent, cachent ceux d'entre eux que pressent un peu trop les fédéraux. La lutte, dans ces conditions, devient impossible pour le parti de l'ordre. Que fait alors le général Robelo ? Sur son ordre, tout individu suspect d'amitié pour les zapatistes est arrêté, jugé sommairement, exécuté ou emprisonné selon son degré de culpabilité, puis on rase sa maison et on coupe ses arbres. Des centaines de maisons furent ainsi rasées, et des villages entiers subirent l'extermination de leurs demeures.

Pour la fin du mois nous était réservé le plus terrible des combats qui se soit produit depuis des années. Jimenez en lut le théâtre. Le 22, à Jimenez, 1.900 fédéraux se trouvaient face à face avec près de 3.000 insurgés. Le combat dura trois jours. Il fut d'une violence et d'une férocité inouïes. Malgré leurs mitrailleuses, malgré leurs canons, il fut évident dès le premier jour, que les fédéraux auraient le désavantage. Croyant qu'il réussirait ainsi à exterminer ses adversaires, le général Salazar, commandant l'armée fédérale, fit mettre le feu à la brousse dans laquelle il supposait cachés les insurgés ; mais ceux-ci avaient chargé leurs positions et l'incendie ne fit des victimes que parmi les malheureux blessés des deux partis, qui étaient étendus à terre sans pouvoir fuir.

José Landés.

Exaspérés par cette tentative, les insurgés, le lendemain, étaient comme autant de loups furieux. Ils se ruèrent au combat, insoucients des balles et des obus, et demeurèrent maîtres du champ de bataille. Près de la moitié des fédéraux étaient étendus, morts ou blessés, et plus de 300 demeurèrent en plus prisonniers de leurs adversaires ; de sorte que l'armée fédérale presque entière fut anéantie. Désespéré, le général Salazar se fit sauter la cervelle.

Il est un épisode de ce combat qui montre à quel degré les passions étaient montées. L'arrivée d'un train blindé chargé de fédéraux ayant été signalée au général révolutionnaire Champa, celui-ci fit aussitôt charger de caisses de dynamite une locomotive et la lança à la rencontre du train blindé. Le choc se produisit ; il fut terrible. Locomotives et wagons furent hachés, pulvérisés, et pas un seul des soldats fédéraux n'échappa à la mort.

Les détails de ce combat ne sont pas tous connus encore, au moment où je vous écris, et je ne puis, par conséquent, savoir quelle en sera la répercussion sur le pays. Mais, malgré le coup qu'il portera au président Madero, je ne crois pas la situation de celui-ci compromise encore. Je vous dirai pourquoi, la prochaine fois, et, en même temps, nous verrons ce qu'est l'attitude des Etats-Unis et combien elle devient inquiétante.

Juan P.

DERNIERE HEURE

L'intervention des Etats-Unis serait imminente

Londres, 15 avril. — D'après une dépêche de Washington à l'Exchange Telegraph Co, on croit dans cette ville que l'intervention des Etats-Unis au Mexique est imminente.

Plus de 10.000 soldats sont stationnés sur la frontière mexicaine, et il serait possible de compléter en 48 heures les détails de l'entrée en campagne.

Les adversaires du président Taft prétendent que l'administration actuelle voudrait provoquer une intervention afin d'assurer la réélection du président.

Les dernières élections du premier degré sont, paraît-il, favorables à M. Roosevelt.

Or, dans l'histoire de la politique américaine, aucune administration n'a jamais été renversée au cours d'une guerre.

Remise d'une note américaine

New-York, 15 avril. — Une note américaine a été remise au Mexique. Elle est la plus énergique de celles qui ont été présentées jusqu'ici.

Elle déclare que la continuation des actes illégaux est de nature à amener des difficultés et qu'il est des détails de l'intérêt de tous les vrais patriotes mexicains, comme c'est le désir des Etats-Unis.

D'après ces nouvelles, le gouvernement américain en serait à la veille de lancer un ultimatum au Mexique ; l'intervention se ferait plus menaçante que jamais. Des massacres se préparent, bien plus grands que ceux dont il est parlé plus haut. Et quand le forfait sera presque accompli et que l'on songera à émouvoir l'opinion, il sera trop tard : le public ne saura pas de quoi il est question, on n'aura pas eu le temps de l'éclairer.

Avis à ceux qui veulent leur part de responsabilité dans le grand crime qu'on prépare : ils l'auront en persistant dans leur nullisme.

Comité de Défense Sociale

Les tracts que le Comité fait éditer sont actuellement à l'imprimerie ; cette semaine nous commencerons les expéditions pour la province.

Dés maintenant, que nos amis nous avisent des quantités dont ils ont besoin. Nous leur rappellerons que ces manifestes seront divisés en deux parties : la première comprendra *l'affaire Roussel*, la seconde traitera de nos camarades condamnés et des lois scélérates.

Il faut que pendant cette période électorale qui va s'ouvrir, ces manifestes soient distribués à profusion dans chaque réunion et que les militants créent autour d'eux une agitation en faveur de nos camarades emprisonnés et du courageux Roussel à la veille de sa comparution devant le nouveau conseil de guerre de Constantine.

Pour nos camarades de Paris, qu'ils adressent de suite leur commande au secrétaire du Comité. Il n'y a pas une minute à perdre si nous voulons faire de la bonne besogne pendant ces quelques semaines.

Un ordre du jour sera présenté par les orateurs du Comité et des groupes amis en faveur de Roussel et des condamnés politiques, à chacune des réunions de quartier.

Il nous reste encore des Brochures de l'affaire Roussel, c'est le moment pour les camarades de les répandre autour d'eux.

Pour le Comité, Le Secrétaire, THILLIER, 155, rue Marcadet, Paris.

VICTIMES !..

Tous les jours amènent de nouvelles erreurs policières, tous les jours des gens sur des dénonciations souvent fantaisistes ou simplement par une vague ressemblance de physique ou de tenue sont arrêtés et de la plus charmante des façons traînés au poste le plus proche, et non sans avoir subi l'inévitable lynchage de la foule imbécile et veule.

Cela me rappelle une histoire qui s'est passée dans la banlieue d'une ville de province. Il était environ 5 heures et demie du soir, les ouvriers commençaient à quitter leurs chantiers quand tout à coup on entendit crier : c'était une petite fille qu'un individu avait violente.

Aux cris de l'enfant, l'homme s'était enfui. Toutefois on avait remarqué qu'il était coiffé d'une casquette et qu'il tenait un panier à la main. Ces détails circulèrent vivement.

Dès lors, malheur à celui, innocent ou coupable, qui serait coiffé d'une casquette et porteur d'un panier.

En effet, un ouvrier qui ignorait ce qui venait d'arriver et rentrerait paisiblement chez lui, sa journée de travail accomplie, s'aperçut qu'une masse de gens courait vers lui en criant : « Arrêtez-le ! C'est lui, il a une casquette et un panier ! » Et sans d'autres explications les gendarmes se jetèrent sur lui, lui passèrent les menottes, cependant que la foule, avec ses instincts sanguinaires, l'apierrait.

Et malgré les protestations du malheureux qui demandait qu'on le conduisit chez son patron qui venait de quitter et qui en témoignerait, il fut obligé de traverser toute la ville menottes aux mains.

Le lendemain on le relâchait, étant obligé de reconnaître qu'il avait dit vrai.

Longtemps après, lorsqu'il passait, les bonnes langues ne manquaient jamais de le montrer du doigt, disant : « C'est celui qu'on avait arrêté un jour pour une affaire de petite fille ; on n'a jamais très bien su, et il n'y a jamais de feu sans fumée. »

Obsédé par tous ces racontars, l'homme dut changer le quartier de son travail. C'était une victime de plus des erreurs policières et des foules insipides et méchantes.

Les exploits des automobilistes qui se sont déroulés ces temps derniers sont cause que tous les jours de semblables erreurs sont commises : on arrête, on expose à la vindicte des gens affolés, des innocents qu'on relâche le lendemain, mais cela n'empêche pas les coups ni le tort moral qu'on leur a causé.

Il en est d'autres qu'on ne relâche pas et qu'on sait pourtant parfaitement innocents : il faudra qu'ils payent pour les autres, pour ceux qui ne veulent pas se laisser prendre. Et puis, en eux on croit avoir le moyen de discréditer à jamais l'idée anarchiste dans la masse.

Si nos principes nous défendent de juger les actes de certains individus, si la grande tolérance qui nous anime nous porte même à les excuser en raison des causes qui les ont déterminés ; néanmoins, nous ne voulons pas être confondus avec eux et nous ne permettrons pas que, profitant du titre d'anarchiste qu'arborescent des gens qui n'en ont probablement eu que l'étiquette, on saisisse d'une façon odieuse en présentant comme complices des ca-

